

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants cause, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

## LE BANQUET

Au cours des banquets, alors que la bonne humeur s'invite aux tablées, vous avez toujours des convives prêts à raconter, avec force détails, les événements les plus noirs de la vie courante.

Et, s'ils peuvent y ajouter quelque élément morbide, c'est avec un plaisir non dissimulé, qu'ils s'en chargent.

Tel est le cas de Thérèse Jacquinet, avec qui j'ai la malchance, ce soir, de partager la table, à l'occasion du dîner qui réunit, chaque année, à l'initiative de Monsieur le Maire de Blanville, les administrés, qui ont œuvré bénévolement au bien de la collectivité. C'est sa façon à lui de les récompenser.

Or, par le plus grand des hasards, il se trouve que Thérèse est assise en face de moi. Et elle choisit l'arrivée du fromage, pour se lancer dans d'épouvantables récits, propres à heurter la sensibilité de l'auditoire le plus aguerris, l'apéritif commençant sans doute par produire son effet, et le vin rouge, servi à cet instant du repas, favorisant certainement sa verve narrative.

Après l'évocation d'une Emma Baudroche, morte en couches, après une césarienne qui avait mal tourné - « le sang de la malheureuse ayant taché les lunettes du praticien, à un point tel qu'on se demandait encore comment il voyait assez clair pour opérer », c'est au tour de l'agonie du vieux père Gautrot d'être abondamment commentée.

« C'est bien simple, conclut-elle, il est resté huit jours, le ventre en l'air, à regarder le plafond comme un poisson mort dans son bocal et à laisser échapper une mousse verdâtre, qui coulait de sa bouche en permanence.

*Ferme donc ton bec !* qu'elle lui disait sa pauvre femme. *T'es tout de même pas propre. Surtout devant les gosses.* Mais, lui, pensez bien, il n'en faisait qu'à sa tête. Comme toujours !

A la fin, ses organes ne lui obéissant plus, il s'en est allé, et par le haut... et par le bas. ..

C'est sa pauvre femme qui fut bien soulagée ! Elle qui passait les trois quarts de son temps à éponger ! Une belle délivrance. Pour lui, comme pour elle.»

Je vous laisse imaginer l'état d'esprit dans lequel je me trouve. D'autant plus que maintenant, on est au dessert. Et justement, ce soir-là, il y a de la glace...

Hélas ! Je n'en profiterai guère car la voilà qui entreprend de raconter les circonstances tragiques du décès du jeune Hervé Marcilliac, empalé sur la grille de l'école communale.

« Elle était fermée à clef, précise-t-elle. Il avait fait tomber son ballon de l'autre côté. Et comme tous les gamins, il a voulu le récupérer en passant par dessus.

Il fallait voir ça ! s'exclame-t-elle en attaquant négligemment une langue de chat. Avec ce pic qui lui sortait de la bouche. Après lui avoir traversé la gorge !

Avant de le détacher, le médecin a été obligé de lui faire une piqûre. Quant au malheureux, il était collé contre la grille, comme une mouche après une toile d'araignée. Il hurlait le pauvre ! A vous percer les tympans. Y en avait du sang ! Y en avait partout... ! Hélas ! Il n'a pas survécu.»

A cet endroit du récit, je me sens subitement sans force. Ma vue se brouille. Je suis en sueurs. Et je me sens partir...

Je ne sais combien de temps a duré ma perte de connaissance, mais celle-ci m'a paru une éternité.

Lorsque je reviens à la réalité, j'aperçois des visages penchés sur moi. L'un des convives me tamponnant le front, à l'aide d'une serviette mouillée.

« Il revient à lui.

-C'est pas dommage.

-Il est blanc comme un linge.

-C'est ma faute, fait Thérèse d'un air contrit. Je ne savais pas qu'il était si impressionnable. »

Avec leur aide, je finis par regagner le banc, duquel je venais de choir.

« Ca va aller ?

-Je crois que oui, balbutié-je, en vidant un grand verre d'eau.

-On va parler d'autre chose, propose-t-elle.

-Oh non ! Racontez-nous l'accident du Magny.

-Oui mais, si c'est pour tomber encore une fois dans les pommes, ça ne vaut pas le coup.

-L'accident du Magny ! réclame sans pitié, son auditoire. L'accident du Magny ! » répète-t-il sur l'air des lampions.

Après que mes voisins l'aient rassurée sur mon état de santé et flattée par des encouragements qui faisaient honneur à son talent de conteuse, Thérèse Jacquinet se lance une nouvelle fois dans une de ses histoires dont elle a le secret.

« Ca s'est passé sur la route de Bar-sur-Aube, raconte-telle, à la sortie de Magny-Fouchard, en pleine ligne droite, juste avant le petit bois.

A cette époque-là, je n'habitais pas encore Blanville. Mais Bar-sur-Aube. Et je revenais de chez mes parents qui tenaient un magasin, rue de Preize, à Troyes. »

Subitement, le ton de Thérèse devient lugubre. Chacun de retenir son souffle. On entendrait voler une mouche.

A présent, nous ne sommes plus au banquet de Monsieur le Maire, mais sur la RN 19...

« C'est au mois de septembre. Il est environ huit heures du soir. On y voit entre chien et loup. Une petite bruine enrhumé le paysage. Comme il en tombe souvent à cette époque de l'année.

C'est alors que, dans la lumière de mes phares, j'aperçois des gyrophares bleus, qui clignent. Je ralentis. Des gendarmes me font signe de me garer sur le bas côté. Et là, qu'est-ce que je vois ? Au pied du camion de pompiers ? Rien que d'y penser, j'en frémis encore...

Des voitures ! Si on peut encore appeler ça des voitures ! Tant elles avaient été disloquées... Des tôles. Des bouts de ferraille partout. Une portière à gauche. Une aile à droite. Des roues dans les champs. Des valises complètement éventrées. Des vêtements éparpillés sur la chaussée. Puis des morts. Des morts. Et encore des morts... Puis des enfants. Dans des positions parfois grotesques. Une vision d'horreur. Ces images-là, je ne suis pas prête de les oublier.

Je me souviens aussi d'un ours en peluche abandonné sur la route. Le ventre ouvert. Avec la bourre qui sortait, on aurait dit qu'il venait de perdre ses boyaux.

Puis, en contrebas, dans le fossé, une jeune femme, les jambes complètement désarticulées. On aurait dit une grenouille. La pauvre ! Elle vivait encore.

Quand on est dans cet état-là, on se demande s'il ne vaut pas mieux mourir. Le Bon Dieu vous ferait une belle grâce. On l'entendait geindre, en silence. On en avait mal pour elle. Mais qu'est-ce que je pouvais faire ? »

Le récit devient de plus en plus pathétique. A la fin, n'y tenant plus et pour couper court, je fais :

« Regardez-moi bien... Vous ne me remettez pas ?

-Non ?

-La jeune accidentée, dont vous parlez... C'était moi. »

Je vous laisse à penser la stupéfaction de ma conteuse.

« Comme quoi, parfois, on en réchappe, affirmé-je.

Un vrai miracle. C'est ce qu'on a dit. En réalité, pour moi, ce fut un véritable calvaire. Cinq morts, dont deux enfants. Mon frère et ma sœur. Il avait quatre ans. L'aînée en avait six. Puis mes parents. Pourquoi eux et pas moi ? Pourquoi...?

Ca s'est produit en pleine ligne droite. A plus de cent à l'heure. Une voiture qui se déporte au dernier moment. Et c'est le drame.

J'ai eu beau donner un grand coup de volant. Je n'ai pas pu l'éviter.

-Il paraît que le conducteur avait bu, fait remarquer mon voisin de droite. C'est du moins ce qu'ont dit les journaux.

-Sa passagère a été tuée sur le coup, insiste ma voisine de gauche. Mais lui, il vit encore. »

Une fois le premier moment de stupeur passé, chacun d'apporter un commentaire à un événement qui, en ce temps-là, avait bouleversé toute la région.

« Même aux actualités régionales, ils en avaient parlé.

-Quelle affaire !

-Et il vous est resté des séquelles ? s'enquière Thérèse Jacquinet.

-Une légère claudication. Puis des cauchemars, la nuit. Comme un vague sentiment de culpabilité... Avec de meilleurs réflexes, on aurait peut-être pu en réchapper ? C'est ce que je me dis. »

Puis chacun de pester contre l'alcool au volant, avec tous ces chauffards ivres, qui écument les routes, à bord de véhicules, devenus, de ce fait, de véritables bombes à roulettes.

Chacun de regretter l'abolition de la peine de mort. La guillotine étant, aux yeux de tous, le seul moyen de mettre en garde « *tous ces ivrognes, qui mettent en danger la vie d'autrui* »...

Alors que, tout à l'heure, chacun, en toute innocence, va prendre le volant pour rentrer, malgré un repas particulièrement bien arrosé.

« Remarquez, concédé-je, la voiture est une arme qui peut s'avérer dangereuse, même quand on n'a pas bu.

A mon tour, je vais vous raconter une mésaventure qui m'est arrivée un beau matin, où je me rendais à Champion, à Bar-sur-Aube.

Or, venant de Blanville, pour traverser Bar, vous devez passer par le Boulevard de la République... Cette fois-là, on était en automne. Je m'en rappelle encore. Le jour venait de se lever. J'avais le soleil en pleine figure.

Je n'allais pourtant pas vite. Et bien, au niveau de l'ancien Collège, sur un passage clouté, voilà qu'une personne âgée s'avise de traverser, sans même regarder sur sa droite. A cet endroit-là, c'est à sens unique...

Je l'ai aperçu au dernier moment. Quand l'aile droite de ma voiture était juste à sa hauteur.

Un vrai miracle. Je suis passé à ça de lui, fais-je en montrant l'intervalle entre mes deux doigts écartés.

Des passants ont crié. Derrière moi, les passagers d'une voiture qui me suivait, ont fait de grands signes. D'un air de dire que le malheureux piéton l'avait échappé belle. Comme quoi, parfois, entre l'honnête homme ou l'honnête femme et le criminel, il n'y a même pas l'espace d'un pneu.

Croyez-moi, j'ai poursuivi ma route, plus morte que vive. Plus loin, j'ai demandé à mon mari, qui était assis à côté de moi.

« J'aurais quand même pu m'arrêter ? D'ailleurs qui me dit que je ne l'ai pas touché ?

-Penses-tu, m'a-t-il rassuré. Si tu l'avais culbuté, il y a belle lurette qu'on t'aurait rattrapée. Il n'empêche que je suis comme toi. Je l'ai aperçu au dernier moment. Pourtant, je regardais devant moi. Mais, avec ce soleil... !

Voyez ! Nous n'avions pas bu. Ni l'un ni l'autre. Néanmoins, ce matin-là, j'ai bien failli tuer quelqu'un. Tout ça pour des courses à Champion. »

A ce moment précis, je constate que Thérèse vient de se lever. Son regard fixé sur moi. Sans concession....

Je lis comme un reproche dans ses yeux.

« Ainsi c'était vous... ? Jamais, au grand jamais, je n'aurais pensé qu'un jour il m'arriverait de vous rencontrer... ! Le vieillard en question, c'était mon père. Il rentrait à la maison de retraite, où il était pensionnaire, après avoir acheté son journal et son tabac.

A peine arrivé, il a demandé à se recoucher. Ce n'était pas dans ses habitudes... Il ne s'est plus relevé. "*Crise cardiaque,*" a dit le médecin.

Vous veniez de lui faire la plus grande peur de sa vie. »

**FIN**

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

Pour plus de précisions : christian.moriat@orange.fr